

les classes à l'automne de 1829. M. Painchaud est mort le 8 février 1838, à l'âge de cinquante-cinq ans et demi.

Écoutez maintenant le jeune Thomas Chapais s'adressant au nombreux et brillant auditoire qui s'était rendu au Collège pour la distribution des Prix :

Monsieur le Supérieur, Mesdames et Messieurs,

L'année scolaire est terminée ; encore quelques instants et nous allons reprendre le chemin du foyer paternel, nous allons nous reposer au sein de la famille, des travaux et de la fatigue inséparable de l'étude. Nous allons retremper nos esprits et nos cœurs au milieu des saintes affections domestiques, afin de reprendre ensuite avec plus de zèle les labours intellectuels, et de gagner encore à la sueur de notre front le pain de nos intelligences. L'étude est un chemin difficile et bien souvent les obstacles qu'on y rencontre épuisent les forces et le courage. Mais lorsque les aspérités de la route menacent de laisser notre constance ; le désir d'arriver au but vient réveiller notre ardeur. Aujourd'hui il nous est enfin permis de nous arrêter afin de regarder loin derrière nous les obstacles que nous avons vaincus, les escarpements que nous avons franchis, les abîmes que nous avons évités. Aussi nos cœurs sont-ils remplis de la plus pure allégresse en ce jour solennel qui termine une année d'études, et qui voit commencer les vacances. Mais si nous sommes heureux en ce moment, nous osons nous flatter que vous aussi vous partagez nos douces émotions et nos sentiments de bonheur. Amis de la religion et de la patrie vous vous réjouissez à la vue de cette florissante jeunesse, qui promet, à l'une, de dignes ministres et, à l'autre, de bons citoyens. Dans quelques instants la liste des récompenses va vous prouver que toutes les branches d'une éducation solide et vraiment chrétienne sont cultivées ici avec la même ardeur et avec le même succès. Et pendant que les vainqueurs viendront recevoir la palme due à leurs généreux efforts, et que vous vous félicitez des progrès qu'ils ont dans cette maison les sciences et les lettres, plus d'une tendre mère sentira son cœur maternel tressaillir d'un légitime orgueil, pendant qu'un sourire de bonheur entr'ouvrira ses lèvres et qu'une larme de joie humectera peut être sa paupière.

Ainsi nous pouvons dire sans exagération que la fête de ce soir est un bonheur pour la famille, une promesse, une sorte d'engagement envers la religion et la patrie. Vous en trouverez donc pas mauvais que je vienne, au milieu de cette solennité, vous rappeler le nom de celui auquel nous devons, après Dieu, le bonheur et la joie dont nous jouissons tous en ce moment : de celui qui a mérité la reconnaissance éternelle de la religion et de la patrie, et dont la mémoire sera toujours chère à tous les enfants de Ste. Anne ; en un mot de *Messire Charles François Painchaud*, ancien curé de cette paroisse, fondateur et premier supérieur de cette maison.

Il y a dans le monde de grandes actions, des actions sublimes, héroïques, qui arrachent à la foule des cris d'admiration et qui enlèvent les sympathies et les applaudissements de tous. Il y a des dévouements éclatants et vraiment admirables qui ravissent les cœurs les moins enthousiastes, et qui excitent, dans toutes les âmes passionnées pour le bien et pour le beau, des émotions profondes et durables. Il y a des gloires rayonnant d'un immortel éclat, des gloires pour ainsi dire étourdissantes, que la renommée, fidèle messagère, se plaît à porter sur ses ailes rapides jusqu'aux extrémités du monde. Et devant ces actions, ces dévouements, ces gloires, certes je m'incline ; nous nous inclinons tous. Mais il y a aussi des actions plus obscures, des

dévouements plus ignorés ; des gloires moins éclatantes, et pourtant non moins méritées, qui doivent surtout attirer et notre admiration, et nos louanges. Qu'un chef d'armée ait remporté une victoire ou pris une ville d'assaut ; qu'un sculpteur ait spiritualisé la matière et donné à un marbre inepte la forme et les apparences de la vie ; qu'un peintre ait fait passer sur la toile l'expression fidèle de son idéal, et combiné les couleurs de sa palette ainsi que leurs diverses nuances de manière à former un ensemble merveilleux ; qu'un poète enfin fasse retentir à notre oreille l'harmonie et la majesté de ses vers, qu'il nous enchante et nous berce au son des périodes cadencées d'un long poème ; tout cela sans doute est beau, tout cela est digne d'éloges. Cependant, permettez-moi de dire que tout cela a reçu sa récompense : la gloire, la richesse en sont le prix et comblent ordinairement de leurs dons ces génies fortunés.

Mais dites-moi qu'un pauvre curé de campagne, dévoré de zèle pour la religion, et brûlant d'une ardeur patriotique, a conçu l'idée de fonder un collège pour former de dignes prêtres et de bons citoyens ; dites-moi que, comptant seulement sur le secours de Dieu et sur quelques dons charitables, il a entrepris l'œuvre difficile sans se préoccuper des considérations humaines et des étroites conceptions de l'égoïsme ; dites-moi enfin qu'à force de foi et de courage il a surmonté toutes les résistances et légué à son pays un établissement d'une importance immense pour l'éducation ; oh ! alors, je salue en cet homme un héros de la religion et de la patrie, et je vois dans cette œuvre et dans cette gloire obscure un caractère de grandeur qu'on ne saurait trouver dans aucun autre à un degré plus élevé. Eh bien ! voilà l'œuvre que monsieur Painchaud a accomplie, voilà l'œuvre où il a mis toutes les forces de la volonté et toutes les affections de son cœur. Et pour mobile de cette grande entreprise, n'attendez aucun calcul d'intérêt, aucune mesquine spéculation d'amour propre. Non, si vous cherchez au fond de cette grande âme les motifs qui l'ont déterminé à agir, vous n'y trouverez que deux grandes passions, que deux nobles amours : l'amour de la religion et l'amour de la patrie. Si à ces deux motifs vous joignez l'amour de la jeunesse, vous aurez l'intelligence complète de la détermination et de l'entreprise de monsieur Painchaud.

Et certes, ces deux passions de sa vie, en regard aux circonstances, étaient bien suffisantes pour le déterminer à des travaux plus vastes encore. En effet, jamais la religion et la patrie n'avaient eu plus besoin de collèges où l'on formât des générations d'hommes et de chrétiens capables de combattre avec avantage dans la lutte terrible où les canadiens-français avaient pour enjeu leurs institutions, leur langue et leurs lois. Depuis la conquête, la classe instruite avait énormément diminué, et par contre les hommes capables de figurer avec honneur et de marcher de pair avec la société anglaise étaient peu nombreux. Nous avions certainement dans nos rangs des talents remarquables et vraiment distingués, mais le nombre en était trop restreint. Voilà pourquoi nos vainqueurs avaient commencé aussitôt après la conquête à nous traiter comme un peuple déchu et à demi civilisé. La plupart de nos familles nobles avaient repassé les mers, préférant renouer à leurs biens du Canada que de voir le léopard anglais dominer dans les lieux qu'ils avaient tant de fois arrosés de leur sang.

Le clergé seul conservait encore son prestige malgré les sourdes attaques des représentants du pouvoir. Entre les uns et les autres les canadiens voyaient encore briller le flambeau des sciences et des lettres, en même temps qu'ils